

Jacques Henric entre image et texte

par Guillaume Basquin

La critique du livre par Pascal Boulanger (« La Revue littéraire », N°61 jan-fév. 2016)

Notes

Guillaume Basquin, Jacques Henric entre image et texte, *Tinbad*, 2015, 192 p., 18,50 €

En choisissant un angle d'attaque précis – le rapport entre l'image et le texte dans l'œuvre protéiforme de Jacques Henric –, Guillaume Basquin réussit à approfondir des problématiques qui font toujours actualité dans notre horizon littéraire. Si Jacques Henric publie, dès 1969, ses premiers livres dans la collection « Tel Quel » que dirigeait Philippe Sollers, il est avant tout l'écrivain des totalités signifiantes qui a refusé le travestissement que l'idéologie du signe imposa aux sciences humaines. Sa singularité se situe dans l'art de scruter le charnel du monde, en intégrant tous les registres d'écriture, et de retenir le flux ininterrompu d'images prises dans leur profusion et leur chute. Il s'agit alors de mêler à l'universel reportage la responsabilité formelle de l'écrivain, et de tenir le pas gagné au cœur de sa propre actualité, en se nourrissant d'expériences sensibles, de *mémoires instinctives* (Proust), en allant droit vers l'effectif, la notation pure et simple, sans concession au naturalisme.

S'appuyant, notamment, sur le livre d'entretiens que j'ai publié avec Jacques Henric¹, Basquin propose une étude solide qui fait écho à ses propres préoccupations. Il interroge, ouvertement, l'axe sur lequel s'illustre l'œuvre du fondateur, avec Catherine Millet, de la revue *artpress* : Que peuvent, en effet, les images ? Qu'est-ce qu'une pensée peinte, une pensée écrite ? Quelle perception, à la limite de l'hallucination parfois, agit sur le texte ? Pourquoi tant d'iconoclasmes à travers les âges ? Dans ses romans, Henric ne juge jamais ; il se contente de nommer le visible avant sa disparition ; il a cette formule qui signe un art romanesque : « Pour que nos yeux s'ouvrent, il faut qu'une parole vienne » ; elle fait écho à Poussin : « La peinture, c'est de la pensée qu'on peut voir ». Et puis, il y a cet aveu qui a mis en branle le travail d'écriture : « Je prends seulement

1.- Jacques Henric, *Faire la vie*, entretiens avec Pascal Boulanger, Éditions de Corlevour, 2013.

conscience aujourd'hui [*i.e.* fin des années 1980] – que le choc éprouvé devant les premiers dessins de Klossowski a été pour beaucoup dans ma décision d'écrire. » Il ne faut, par conséquent, rien lâcher du visible, aussi intolérable soit son éclat, mais au contraire accentuer la radicalisation – contre la dématérialisation – des effets de la représentation et de l'incarnation, en jouant sur le surcroît d'ouverture que l'image (la peinture, la photographie) apporte comme traces sensibles oscillant dans l'extrême bien ou l'extrême mal. Henric a appris, dès la petite enfance (*Première image : l'équipage mort d'un avion allié descendu dans la nuit par la DCA*) et, d'un livre à l'autre, à *aller au démon* (Malraux parlant de Goya), à suivre les traînées sanglantes que l'on nomme Histoire, à contempler le négatif bien en face (sans s'y fixer, sans s'y complaire), à se dégager du social et de l'usure et, enfin, à se défaire de toute forme de servitude et de censure, volontaire ou négociée.

Il y a toujours affirmation de souveraineté dans la dépense d'un artiste et d'un écrivain. Ce corps-là s'oppose de plein fouet au corps technicisé et à l'asservissement de la pensée dans le bavardage sociologique ou psychologique. Une œuvre signée est *conscience de soi potentialisée passionnément* (Kierkegaard).

En quinze chapitres argumentés, parmi lesquels : « Henric et la traversée de l'enfer des images », « Écrire comme on peint », « Henric et la pure doctrine catholique », « Des corps qui chutent », Guillaume Basquin condense une traversée qui s'incarne dans la voix et dans le geste. Elle demeure en avant dans sa façon de nous dire ce qu'il en est de ce monde, de ses labyrinthes et surtout de la jouissance d'en révéler et d'en réciter les tensions, les impasses et les grâces.

Marqué par sa lecture du chef-d'œuvre *Carrousel* (livre publié en 1980 et réédité aujourd'hui aux éditions Tinbad), Basquin (né en 1969) fait partie de cette génération qui, au-delà des faux clivages scolaires entre avant-gardes et académismes, a compris que l'enjeu principal, pour un écrivain, était de s'opposer au « materno-social » et que pour cela, il fallait toujours plus de peinture, toujours plus de littérature, toujours plus d'individuation en acte (Duns Scot).

Pour Henric, le catholicisme, tel qu'il le définit dans son essai : *La Peinture et le Mal* (Exils, 1983) est une conception de l'homme, de l'individu, faisant saillie, se détachant du bloc gelé de l'indéfini et de l'éternité par l'inscription d'un nom propre :

C'est en ce sens que je dis que la peinture ne peut être que catholique, c'est-à-dire radicalement non platonicienne.

Et Basquin de conclure :

J'ai rappelé à plusieurs reprises les attaques incisives d'Henric contre la *Mutter*, la Matrice primordiale qui veut castrer son petit-mâle-poète (voir la mère de Baudelaire), et contre les mythologies païennes régressives du genre Terre-Mère ou Gaïa nous enrobant dans un Grand Tout Utérin protecteur. Mais attention ! Qu'on ne s'y méprenne pas ! N'allez pas croire qu'il y ait misogynie chez lui ! Il aime les femmes, oui, et comment !, mais sexuellement, en toute conscience du péché d'après la Chute primordiale.

Pascal Boulanger